

CULTURE

MERCREDI 16 NOVEMBRE 2005 - EL AÛIL 11

Constantine, un amour infini

Les ruelles mal pavées de la Souika résonnent encore de ses pas, elle qui, à chacune de ses retrouvailles avec Constantine, part à la recherche d'inspiration en se ressourçant dans les venelles imprécises de la vieille ville. Elle aimait sa ville mais ne pouvait s'y implanter, le choix d'une vie jalonnée d'itinéraires aussi lointains, ne lui faisait jamais oublier cette fascination qu'elle avait pour son berceau, cette cité perchée sur un immense Rocher, loin de laisser indifférent.

Nadjia Abeer Benzagouta aimait Constantine jusqu'à l'envoûtement, et la narrait tout simplement avec des mots accrocheurs. Elle traversait ses ponts, s'évadait dans les méandres de ses ruelles à la recherche des senteurs de Zengat El Mesk, de miel et de beurre des échoppes invitant les petites bourses qui se contentaient alors de galette et leben dans le quartier El Djezarine où la contradiction était palpable.

Rahbat Essouf fleurant bon la rose printanière, zangat M'Kayess à la recherche de quelques rayons de soleil, Nadjia s'accrochait à tout cela. Elle en était tellement imprégnée, que dans ses errances à travers tous les pays du monde, elle portait Constantine en bandoulière et se confiait à elle dans ses moments de nostalgie propre aux déracinés...aux exilés.

Puis elle a déposé sa plume, rangé ses livres pour s'en retourner définitivement dans sa ville natale en un jour funeste où tout Constantine venait d'apprendre qu'une de ses étoiles venait de s'éteindre. Ce jour là, même le piétinement d'habitude gai des «ciseaux de la murette» s'est... en lamentations propres aux vieilles Constantinnoises à jamais enveloppées dans leur inséparable «Mlaya» couleur de deuil. A l'image de Maïek Haddad, le chantre de la ville, Nadjia a su, parler, elle aussi, d'une ville qui la faisait souffrir jusqu'à l'obsession, à chaque fois que la déchirure de la séparation s'imposait à elle.

N'est-ce pas là un amour infini qui déborde toujours dans ses œuvres ?

M.HOUMOR

□ NAJIA ABEER BENZAGOUTA

Entre mémoire et ...Identité

Alors, comme ça tu décides de partir sans nous ! Comment imaginer revenir au Pays sans te voir ? Comment parcourir TA Souika sans t'apercevoir, au détour d'une venelle ? Comment accepter de ne plus te lire, lors de nos correspondances nombreuses et passionnées ? Comment admettre que tu ne produiras plus tes œuvres ?

Mais, il n'y a pas que nous que tu laisses de l'autre côté du pont. Il y a Cirta, notre belle ville tant chérie et pour laquelle, jusqu'à ton dernier souffle, tu as milité, avec la passion que tous tes amis te connaissaient.

Je me rappelle ce moment magique, où pour la première fois, j'ai foulé les pavés de la rue Perrégaux, à tes côtés. Quel privilège, quel honneur que d'avoir pu faire connaissance de ce morceau de ma ville, que des événements douloureux m'avaient empêché de découvrir plus tôt lorsque j'y ai grandi ! Nous avons fini de devenir



complices, à ce moment précis.

Jamais je ne pourrais te remercier de cet immense bonheur, de cette revanche sur le passé. Désormais, chaque fois que je serais dans cette si belle médina, je te donnerais le bras pour que tu continues à me guider, pour que tu m'expliques tout ce que je ne suis pas capable de voir tout seul. Chaque lutte pour sauvegarder ce précieux patrimoine, ton lieu de naissance, sera marquée de ton sceau enflammé :

"La Souika reste pour moi ce labyrinthe digne des héros mythologiques. Les ruelles de la vieille cité sont sinueuses, capricieuses, extravagantes et rebelles. Ses raccourcis, petites voies de passages et impasses, sont si étroits que seuls leurs habitants savent que ce ne sont pas des couloirs privés. Une ébauche d'escalier pas plus large qu'un mouchoir de poche, grimpe vers la maison de voisins depuis longtemps émigrés en France. Quelquefois, une ruelle se perd dans l'ombre d'une voûte ou

abouti à un cul-de-sac transformé en lieu privé où laine lavée et couscous fraîchement roulé séchent en sécurité. Les femmes poussaient leur liberté jusqu'à s'y réunir pour causer."

(Constantine et les moineaux de la murette - Éditions Barzakh, Alger, Janvier 2003)

Tu étais rebelle, passionnée, parfois violente, mais toujours à l'écoute des autres et soucieuse de partager l'Histoire de ton pays, de ta ville. Tous tes écrits le prouvent et c'est aussi en cela que nous sommes tous orphelins. Tu étais libre et indépendante, rien ne pouvait te faire taire. Tu avais le courage de tes opinions. Tu avais l'intelligence et la dignité. Tu étais "droite dans tes bottes" et c'est tout cela qui te rendait attachante. Tu avais le sens de l'amitié fidèle et tu donnais sans compter, malgré tous les aléas de la vie, de ta vie.

Ton écriture était fluide, belle. On s'y retrouvait et on t'y retrouvait, à condition de te connaître un peu. Tu n'as pas eu le temps de tout exprimer ce

que tu avais en toi. Tout le temps tu voulais entreprendre quelque chose de nouveau, au risque de t'éparpiller, de te saouler. Dernièrement la peinture avait suivi le chemin de tes poèmes et tu travaillais sur des projets de documentaires et d'autres publications, encore et encore consacrés à Constantine.

Oui, Constantine, t'obsédait.

Oui, Constantine t'échappait dans ton exil algérois.

Oui, Constantine t'inspirait.

Oui, Constantine t'appelait, dans sa détresse des maisons détruites.

Finalement tu as fini par répondre à son appel pour toujours. Pour l'éternité tu resteras sur le sol de cette ville et comme elle tu resteras imprégnable. Signe des temps, 43 ans après, tu deviens ma voisine, tu sais là, de l'autre côté de la rue qui longe le cimetière, cette rue dans laquelle je t'ai menée pour voir là où j'ai habité de nombreuses années. Mektoub Najia, Mektoub...

J'ai toujours eu hâte de retrouver Cirta, chaque année, mais cette fois plus encore, car il me reste tellement à te dire. Promis, en mai, lors de ma venue, je te rendrai visite et nous parlerons tous les deux, comme d'habitude, avec nos convivences, nos désaccords, nos disputes, nos réconciliations. Garde moi un petit coin pour m'asseoir, nous avons de longs moments à passer ensemble...

Jean-Michel Pascal

Hommage

J'e n'ai jamais rencontré Najia Abeer, sinon virtuellement, comme on dit, sur le net, à travers ses messages et surtout à travers ses romans que j'admire infiniment. Najia Abeer était une femme de convictions vigoureuses, au cœur généreux et à l'esprit droit. Son âme pleine de poésie était éprise de paix, de progrès pour tous et de liberté. Elle tolérait mal les injustices, non celles du destin auxquelles on ne peut rien, mais celles des hommes envers d'autres hommes. Elle aimait passionnément son pays, l'Algérie, son indépendance et sa fierté, et son cœur saignait et s'indignait devant ses tribulations ou ses insuffisances. L'Albatros, le titre de son deuxième roman, c'était un peu elle.

Avec elle la République des lettres, algérienne et pas de là francophone, a perdu un de ses enfants les plus inspirés. Nous étions nombreux à la plaquer parmi les meilleurs écrivains de la belle littérature algérienne et à attendre avec impatience la sortie prochaine de son troisième roman, Bab el Kantara. Son roman autobiographique sur Constantine occupe une place particulière dans le cœur de ses lecteurs par la rigueur classique de son écriture, la délicatesse et la poésie de son verbe, la truculence et ses évocations et la profondeur de sa création. Personne désormais ne pourra arpenter la vieille ville de Constantine, la Souika, sans être hanté par le monde de "Constantine et les

moineaux sur la murette", et tout particulièrement par la petite héroïne et l'énigme qui en sont le centre. Un souvenir personnel que j'ai partagé avec Najia : en la lisant je me suis reporté à près de soixante ans en arrière, à mes promenades d'adolescent, un de ces soirs d'été flamboyant, par les ponts de Sidi Rached et El Kantara, lorsque je portais le regard sur la médina mystérieuse, tout entière tournée intérieurement vers ses patios, et m'interrogeais sur les adolescents et les adolescentes qui l'habitaient. Tragique de la colonisation qui séparait ainsi ceux qui auraient dû être amis et qui plane sur cette première œuvre. Tragique de l'existence qui sépare à nouveau les amis enfin rencontrés.

Dans L'Albatros elle avait montré son pays dans sa diversité pleine de gaieté de vivre, dans sa piété joyeuse, à travers de multiples incidents et personnages éclatants de truculence, progressivement infecté et assombri par une peste morale et religieuse. Pourtant l'auteur sait y garder le sens de l'humour qui est gage du goût de vivre, de l'amour des femmes et des hommes et de la confiance dans l'avenir. Sans nul doute Najia Abeer a disparu mais son esprit restera présent au milieu des pèlerins de la vie de ceux qui cheminent aujourd'hui ou chemineront demain.

Max Véga-Ritter
Professeur émérite
Clermont-Ferrand

Constantine et les moineaux de la murette

Constantine et les moineaux de la murette se présente comme l'évocation du monde d'une petite fille à travers une suite d'anecdotes piquantes, de souvenirs chatoyants, d'incidents pittoresques ruisselants du bonheur d'une enfance trépidante.

Le nid de parents cigognes sur le toit, la soupente transfigurée où dorment la narratrice enfant, sa tante et sa jeune sœur, les poupées en bout de bois qui captivent la tendresse ont la verve et la poésie de David Copperfield, des joutes rouges de Peggotty, de l'arche enchantée sur la plage de Yarmouth. La maison traditionnelle constantinoise, avec sa cour centrale, son unique fenêtre soigneusement voilée sur la rue, dans la vieille ville de Constantine, la Souika, baigne dans l'atmosphère pleine d'humour d'une famille chaleureuse avec les tantes et cousines sur lesquelles président la grand-mère et le père instituteur. La rue, loin d'être un lieu étranger, prolonge et embrasse la demeure familiale avec ses métiers familiers, l'artiste avec ses figurines, le boulanger, le mozabite etc. On songe à un Dickens qui serait profondément arabo-berbère. Plus tard la scène se transporte dans l'immeuble d'une école française publique en limite de la ville européenne, cerné d'un espace impersonnel régi par des règles abs-traites, les jeux et les rites d'une autre société, celle des européens. Le roman paraît ainsi, à pre-

mière vue, comme traversé par une fracture, celle du basculement d'un monde à un autre ordonné par des rites et des conventions différentes, fait de cohabitations bon enfant mais sous le coup de menaces et d'hostilités permanentes, d'une domination plus ou moins feutrée ou pesante, celle des européens sur les « indigènes ». En réalité le roman ne se borne pas à cela. Il y a là, sous-jacent, la naissance et le mûrissement de l'esprit d'une petite fille au contact des réalités cruelles mais à l'occasion chaleureuses de la colonisation et de ceux qui l'incarnent. La guerre d'Algérie est là, lancinante, taradant ou violente dans son surgissement dramatique : la réunion secrète de conjurés, le pourchassé aux abois que l'instituteur français prend sous sa protection. La petite fille perçoit, intègre dans son imaginaire les détails qui la frappent, l'épouvantent, l'émeuvent, la bouleversent. Tout un itinéraire intérieur est ainsi saisi, évoqué, auquel le lecteur participe.

Cependant sous la chronique d'une enfance vécue dans la guerre, sous la cohabitation dans l'inégalité de deux sociétés, sous le passage douloureux d'une culture à une autre, au contact d'un

monde à la fois hostile et parfois bienveillant, il y a comme une topographie souterraine, des chemins obscurs mais irrésistibles. On sent dans les profondeurs sourde une interrogation, celle de l'enfant mais aussi de la femme, sur l'identité de celle-ci, sur son être, sur l'amour, sur la filiation, sur les mystères dont les adultes enveloppent les actes de la vie. La violence éclate brusquement au détour d'une scène banale pour projeter sur le devant de la scène le secret qui hante, la passion qui a été tue mais qui n'a jamais été éteinte sous le poids des coutumes et des habitudes. C'est avec pudeur et retenue que l'angoisse du cœur et de la vie est évoquée : Constantine, ses précipices et ses passages dissimulés, son passé tourmenté et ses maisons serrées autour de la zaouïa au-dessus de l'abîme, sert de masque transparent et de visage aux interrogations qui hantent le présent.

Un beau roman féminin, émouvant sous sa gaieté, subtil et complexe dans sa simplicité, profond sous son naturel.

Max Véga-Ritter
Professeur émérite
Clermont-Ferrand

Lettre à Constantine

J'ai réussi à rattraper un pan de ton histoire Constantine. Et dire que tu avais failli m'échapper ! Avec tes amis, aujourd'hui, une nouvelle histoire commence. Ma Belle, de moi, tu n'en auras plus assez. Cette fois, je promets. Enfin Constantine, tu m'as rendu mes amis, mes voisins, ma maison. Mieux encore, tu m'en as offert d'autres.

L'exilée, c'est ainsi que me nomme mon père. L'exilée, c'est ainsi que je me voyais. Me reconnaissais. Je ne le suis plus, enfin ! Depuis que je suis revenue au pays J'ai compris. Je t'aime toi, vieux Rocher Ta barbe couleur rouille, henné, s'en va puiser sa sève dans cet oued qui t'enlace depuis une mémoire aussi profonde que tes gorges.

Ô combien de fois j'ai tenté l'approche, le retour. Et toutes ces fois tu n'as pas daigné me regarder. Je ne voulais pas plus d'un bras, d'un simple geste. Un regard aurait suffi. Et j'aurais avancé. Non, pas une fois tu m'as regardée. Puisque je te le dis ! Ne t'en fais pas ma Belle, ne t'excuse pas. Je sais. Tu aimes trop tes enfants. C'est moi qui cherche à

me faire pardonner. Tu dis m'avoir cru partie pour toujours ? Et bien, pour une fois, tu te trompes Constantine. Je t'aime moi aussi, toi, vieux Rocher Solitaire qui porte mon monde en chapeau. Je te fais la révérence Et dépose le reste de ma vie à ton pied.

Najia Abeer

Mousse rose de mon enfance

Dans l'ombre bleue de tes ruelles
Sommeillent mes rêves
Glissent mes pas
De Sidi Rached à Sidi Bouannaba
Sillonne mon sourire dans les méandres d'un rire
Cuivré
Blotti au fond d'un atelier
Enjouement d'un maillet danseur
Sur le bord d'un s'n'i
Ruisselle l'eau de fleur d'orange.
Oranges amères
Roses perlées
Gouttent d'un distillateur
Rouge cuivré.
Mousse rose de mon enfance
A une gouttière cendrée
Suspendue
Lèvre rose souriante.
Toits rouges de désir
De soleil et d'azur, voici

Un pan de firmament
Entre deux minarets, coïncé
Sidi Lakhdar, embaumé.
Voilà
Un chaud rayon débrouillard.
Lézard
Cent fois centenaire, toujours étonné
Noyé, heureux, dans le nil* de tes pierres
De plaisir frissonnant
Fier.
Yeux turquoise d'un zéïdj*
Du Wast ed Dar*, où, dans le zigzag de son souffle
La fontaine
Chuintements
Murmures
Quiétude intime d'un hammam en fleurs
Henné à l'eau de rose sous le nacre d'un qabqab*
Dans une paume fiévreuse, l'ambre d'un s'khab*

Yeux vermeille d'un zéïdj
D'un arc-en-ciel volé
Du Wast ed Dar
L'arôme poivré d'un café dans la cendre endormie
Brasero en quête de fraîcheur
Ebloui.
Femmes, laites tinter vos r'dil*
Agitez votre khalkhal*
Ce soir, nous irons compter les étoiles
De la fenêtre
Du menzeh*
Les petites, les grandes
Les plus proches, les plus éloignées
Les filantes, les voilées
Puis, nous irons nous les partager
A égalité.
Que vos rires en cascades roulent jusqu'à la s'qifa*
Que vos velours génois étales
Montrent l'or de vos doigts !

De Sidi Bouannaba à Saïda
Sillonne mon sourire dans les méandres d'un rire
Doré
Blotti au fond d'un atelier
Ballade d'une aiguille trotteuse
Brodeuse
Qatifa annabi*
Sillonne mon sourire dans le creux d'un rire
En offrande argentée
Pour ce pan de mur
Mille baisers
Milles bras embrassés.
Du Chatt à El Ba'ha
Sillonne mon sourire dans l'éclat d'un rire
En échos
Dispersés.
Sillonne mon sourire dans la joie d'un rire
Aux senteurs de henné
Dans une main câline

Du haut d'un quinquet
Sourire d'une Médine
A ne jamais offenser
Oublier
Amis de Constantine
D'hier
D'aujourd'hui
Entendez-vous ces bruits ?
Cliquetis de chenilles
Les monstres de la nuit.
Pour ce pan de mur nil*
Milles baisers
Mille bras embrassés.
S'arrête mon sourire dans l'agonie d'un rire
Trahi.

Najia Abeer